

LE MONDE

" Hymnen ", de Stockhausen : les chants de la terre

Par ANNE REY. Publié le 30 octobre 1973

" Amérique, terre des réfugiés, des expulsés, " melting pot ", j'ai écrit cette musique à ta mesure. Si tu vivais comme elle l'annonce, tu pourrais devenir un modèle pour le monde entier, "

C'est ainsi que Stockhausen présentait à New-York, en février 1971, la création d'une nouvelle version à Hymnen, pour quatre solistes, bande magnétique et intervention d'orchestre. Telle qu'elle vient d'être donnée aux Journées de musique contemporaine comme elle l'avait été à Venise (le Monde du 16 septembre 1971), l'œuvre, répartie sur quatre " régions ", dure trois heures. Et ses prétentions politiques - servir au monde de " moyen de purification " - n'apparaissent pas du tout démesurées.

Qu'il s'agisse, en effet, d'une longue marche vers la paix, tout donne à le comprendre, à le sentir, A commencer par les mots qu'une voix enregistrée pose en plusieurs langues sur la musique, comme des jalons. Des variations sur le mot " rouge " (" rouge sang, rouge chair, rouge cardinal ") complètent dans la première partie le sens d'une longue séquence composée de cris humains, de hurlements, de râlements sourds, de piaillements d'oiseaux issus de l'Internationale et débouchant sur des " cocoricos " de Marseillaise. Mais " rouge ", c'est aussi " impair et manque ", " messieurs-dames, faites vos jeux " : rien ne va plus autour du tapis vert quand sur le plateau rond de la roulette - terre en miniature - court la bille du hasard. Un pianiste (Aloys Kontarsky), un percussionniste (Christoph Caskel) et deux exécutants dotés d'instruments électroniques (Harald Boje et Peter Eötvös) imitent, soulignent, commentent, clarifient dans les deux premières parties - qui s'enchaînent sans interruption - un fouillis de matières et de formes électroniques aimantées tour à tour par des hymnes nationaux différents comme par des pôles antagonistes.

Avec l'apparition de l'orchestre dans la troisième partie, tout recommence à zéro, dans l'utopie. Un " tutti " se balance de droite et de gauche, ébauche une phrase mélodique, retombe sur des unissons inertes. Puis un frisson parcourt cette matière larvaire ; des pousses jaillissent en tous sens et l'hymne américain sort de cette gangue, d'abord en bribes, puis en gerbe triomphante.

Le rêve ne s'interrompt pas sur ce " matin du monde ", sur ce " chant de la terre " au climat très mahlérien : le final fond en un tout pacifié les différents matériaux sonores utilisés dans les deux premières " régions ". Et peu à peu l'écho d'un souffle humain amplifié envahit tout, va-et-vient de balancier sur un horizon sonore parcouru du lent mouvement de rotation des planètes. Et un seul mot émerge de cet hymne imaginaire pour un monde uni : " Pluramon ", un néologisme.

Pour faire comprendre que Hymnen n'est pas une plaisanterie, Stockhausen, à sa manière, a donné l'exemple. Il a fait travailler la partie orchestrale de cette exécution (qui marquait la clôture des Journées de musique contemporaine) par de jeunes instrumentistes du Conservatoire. Il les a habitués à réagir en groupe comme s'ils créaient cette musique eux-mêmes. Et au moment du triomphe recueilli par la troisième partie, il s'est effacé derrière eux, comme un chef d'orchestre.